

## Le livre des lèvres

J'ai dix-huit ans. J'ai mon bac. Mes parents sont fiers de moi. Je suis en fac d'histoire, première année. Un mois déjà, depuis octobre. Comment leur dire que je n'en peux plus ? Des années que je me bats, eux aussi d'ailleurs. Vont-ils m'écouter ? Vont-ils m'entendre ?

Je suis sourd d'une oreille. L'autre oreille a toujours été ma bouée de sauvetage mais là, en amphi, je prends l'eau et je coule.

Le professeur est loin, si loin que ses paroles ne parviennent pas jusqu'à moi. Ses lèvres ne sont qu'un vague trait que je ne vois pas bouger.

Voilà des années que je m'accroche à toutes les lèvres des enseignants. Quand j'étais en maternelle, je ne savais pas que j'étais sourd, mes parents non plus. Regarder les lèvres, dès qu'il y avait un bruit de fond, me semblait normal comme manger ou dormir.

Les enseignants étaient émerveillés de toute l'attention que je leur portais. J'ignorais que l'on pouvait faire autrement. J'étais dans une bulle. Ma bulle. Un fil invisible me liait à chacun de mes interlocuteurs. De mes yeux à leur bouche tel un funambule j'avançais à petit pas. Parfois le fil cassait. J'étais perdu. Je regardais mes copains. Je copiais sur leur cahier. Je retrouvais le fil.

C'était une seconde nature. J'avais un double en moi. Je ne le savais pas. J'étais encore ignorant de qui j'étais. J'étais si petit.

Mon enseignante de CP, madame Levent - j'aimais beaucoup son nom qui me rappelait le vent de l'été, chaud et doux, qui parlait sur ma peau - avait un regard toujours tendre et compréhensif. Elle m'a observé et a convoqué mes parents. Elle avait remarqué que je ne me comportais pas comme les enfants de mon âge. Quand elle était sur ma droite en gymnastique, je ne répondais jamais. Quand elle était sur ma gauche je cherchais d'où provenait sa voix. Dans la cour de récréation, je semblais ne pas entendre la sonnerie. J'avais souvent l'air ahuri quand tous les enfants se mettaient en rang. A la cantine, je paraissais dans mon monde. De petits signes qui l'ont interrogée. *Mieux vaut vérifier pour rien que*

*de passer à côté d'une otite séreuse qui pourrait se régler avec un simple traitement a-t-elle insisté.*

Nous sommes allés voir un ORL. Le verdict est tombé : légère perte auditive de l'oreille gauche, cophose de l'oreille droite. Mes parents ont découvert la signification de ce mot. *Vous êtes vraiment sûr qu'il n'entend rien de cette oreille ? Pourtant, il nous répond quand on l'appelle.*

Ils se sont tus durant un moment qui m'a paru une éternité. Tout s'écroulait pour eux.

Le médecin me souriait.

*C'est vrai, en y réfléchissant, quand il prend le téléphone il le met toujours sur l'oreille gauche a murmuré ma mère.*

*Quand on lui parle, il tourne toujours la tête vers la gauche a ajouté mon père.*

On me trouvait très observateur. J'étais ainsi.

Quand ma mère changeait de rouge à lèvres, je le remarquais immédiatement. Quand mon père coupait ses cheveux, j'étais le premier à le voir. Cette qualité est devenue la marque de ma différence. Ce jour-là, l'ORL a marqué au fer rouge un manque, un dysfonctionnement. Je suis entré entier dans son cabinet, j'en suis sorti handicapé. Mes parents se sont sentis coupables. Qu'avaient-ils pu rater ? D'où pouvait venir ce problème ? Qui dans la famille était porteur de cette tare ?

Heureusement, nous étions tous combatifs et cette épreuve a soudé notre trio. Mon seul regret, ne pas avoir eu de frère ou de sœur. J'avais déjà six ans et j'attendais depuis longtemps un bébé qui, avec le temps, aurait été de moins en moins un compagnon de jeu. Un écart se creusait d'année en année et s'expliquait par une difficulté incompréhensible pour ma mère d'être de nouveau enceinte. Quand j'ai eu l'âge de comprendre, j'ai appris que les fausses couches se succédaient. Ils me cachaient leur désespoir.

Cette visite chez l'ORL fut le déclencheur d'une période de pleurs pour ma mère. Devant mon enthousiasme pour continuer à vivre comme avant, elle a fini par retrouver son énergie. Elle en a eu besoin pour résister à tous les commentaires.

*C'est vraiment terrible pour vous, un enfant sourd, mais comment va-t-il faire pour continuer à aller à l'école, vous pouvez l'appeler ? Il va quand même apprendre à lire ?*

De simple enfant, j'étais devenu une bête curieuse, un atypique. J'étais à l'école depuis trois ans, j'allais continuer voilà tout.

Ma mère expliquait, réexpliquait, abandonnait parfois devant la surdité cérébrale de certains qui n'étaient que des entendants bornés.

Mes parents m'ont aidé. Chaque rentrée, ils allaient voir les enseignants, déposait des documents, en reparlaient lors des réunions organisées plusieurs fois par an à l'école rien que pour moi. Un privilège parfois. J'étais traité avec empathie. J'étais entouré. La bienveillance était la plus courante, parfois l'indifférence, rarement le rejet de la part d'enseignants rongés par la peur d'échouer avec moi.

Chaque année, c'était le même combat. L'année du bac est arrivée et j'ai réussi. Une telle fierté pour nous trois. Un tel soulagement.

Je suis passionné d'histoire surtout de vieilles pierres. J'adore les musées archéologiques. J'ignore d'où me vient cette passion. Peut-être est-ce le silence du passé que je dois faire parler qui m'attire ?

La fac est devenue un silence pour moi. Trop de distance avec le prof, trop d'efforts à fournir avec les étudiants, une fourmilière trop nombreuse pour que je trouve un point d'ancrage. Trop de bruits aussi, le ronronnement du cours qui se mêle à celui des étudiants. Je ne distingue rien. Les mots ne sont qu'un fatras, une boue qui ne prend aucun sens.

Oser avouer que je démissionne, révéler que j'arrête après tout ce que mes parents ont fait pour moi.

Voilà, c'est fait. Après la déception, le combat. Seule issue pour nous trois. J'ai lu tout d'abord dans leur regard, *cela ne finira donc jamais ? puis on s'y remet, on cherchera ensemble comment trouver une solution ?*

Je suis un expert de regards. J'y lis des intonations que personne ne perçoit, j'y capte des réponses, des encouragements, de la pitié, de la peur, de l'ignorance mêlée de dégoût.

On me prend parfois pour qui je ne suis pas. Un fier qui ne répond pas quand on lui parle, un pédant qui ne sait pas adapter ses phrases et son vocabulaire à son interlocuteur. Parler comme un livre est très mal perçu par ses pairs.

Parler avec des pierres m'a sauvé. J'ai trouvé une filière pour mes études, étudier dans des groupes plus petits avec des lèvres plus lisibles pour moi. Aujourd'hui, j'étudie des documents, je fouille, je compare, je recherche. Je travaille même en équipe. Tous sont compréhensifs.

Ma femme, je l'ai rencontrée le nez penché sur un morceau de poterie que je venais de déterrer. Nous avons la même passion. Nos regards se sont parlé immédiatement. Son sourire est attentif.

Elle, entend. J'ai trois bouées de sauvetage quand je suis avec elle. Quand nous sommes avec des amis, c'est elle qui est ma traductrice silencieuse. Elle répète ce qui vient d'être dit surtout les blagues dont je ne saisis que des éclats. Elle parle sans donner de voix. Ses lèvres sont mon livre de chevet.

Je suis l'archéologue des discours. Les morceaux sont épars et je les recolle. Je mets du temps. J'ai toujours besoin du livre des lèvres.

J'ai trente ans, deux enfants et mon oreille toujours muette. L'autre bat de l'aile. Jusqu'où va-t-elle aller ? Elle s'effiloche avec le temps. De plus en plus souvent, je ne perçois qu'un magma de sons autour de moi. M'y retrouver est un chemin de croix. Comprendre une gageure. Un monceau d'efforts, retrouver la forme d'un mot, le sens qu'il peut avoir au milieu des autres, deviner plus qu'entendre, rechercher au fond de moi les liens logiques qui pourront me sauver. Mais les autres continuent à parler, la vitesse de leurs paroles grignotent mon énergie. Je m'épuise et j'abandonne.

Les repas entre amis ne sont plus que calvaire. Valérie cherche mon regard pour me sauver du désarroi. Elle tente de raccrocher mon attention mais je fixe mon assiette ou me sauve à la cuisine. A quoi bon insister ? Elle gâche sa soirée, n'écoute plus ce que racontent nos amis et malgré tous ses efforts je plonge dans le cratère de l'incompréhension. Un maelström dans lequel je disparaissais, impuissant.

La nuit, c'est pire, je suis complètement perdu dans le noir. Aucun repère. Valérie me tape sur l'épaule et allume la lumière si elle doit me parler. Si un enfant pleure, je continue à dormir. S'il est malade, seule la lumière du couloir me réveille. Valérie, déjà debout, s'occupe de le changer ou de le consoler.

J'arrive toujours après la bataille. Je me sens dépendant, toujours. Quand Valérie part en déplacement pour son travail, je ne suis qu'une boule d'angoisse. Dormir est une hantise. L'épuisement m'emporte. Une nuit Thomas a vomi, son frère est venu me chercher. Il avait entendu les pleurs de Thomas. Moi non. Un matin, j'ai retrouvé Guillaume par terre. Il avait fait pipi au lit, honteux d'un accident inhabituel pour lui, il n'est pas retourné dans son lit trempé, n'a pas bougé, s'est rendormi sur la descente de lit.

Je me sens inutile. Une charge pour mes proches.

Et mon oreille survie part de plus en plus en vrille. Quelle issue pour moi ?

Enfermé dans mon corps devenu boîte hermétique à tous les bruits du monde, à toutes les paroles. Selon les moments, bloc de silence ou cacophonie de sons indéchiffrables.

Ce qui me sauve c'est d'avoir toujours utilisé le livre des lèvres. C'est venu naturellement pour moi dès l'enfance alors que j'avais encore mon oreille gauche à peu près en état. Lire sur les lèvres m'a servi dans le bruit, quand on me parlait dehors et que les sons se perdaient dans l'infini de l'air, dès que plusieurs personnes parlaient en même temps ou avec des amis environnés de musique. Je suis devenu un expert sans le savoir, le visuel des lèvres complétait mes oreilles, naturellement. Par anticipation, j'assurais mon avenir.

J'ai quarante ans. Je n'entends quasi plus aucun son du monde extérieur. Je tourne en boucle en moi-même. Les acouphènes, ces invités que je déteste, agissent comme un message en morse auquel je ne comprends rien. Ils masquent le peu de ce que j'aurais pu percevoir des sons les plus intenses. Mes enfants ont grandi. Ils vivent leur vie d'adolescents. Je reste au bord du chemin. Comment affirmer mon rôle de père quand je ne connais plus le son de leurs voix ? Je garde au fond de moi, leurs inflexions d'enfants. La mue les a rattrapés et moi je desquame comme un serpent. Je perds peu à peu les décibels, ces fils invisibles qui me rattachent au monde. Je suis lâché dans le vide, sans filet de sécurité. Où vais-je arriver ?

Je m'enferme dans mon garage. Je n'ai de compte à rendre à personne. Je ne fatigue personne. Je ne me fatigue pas non plus à déchiffrer ce que l'on veut me dire. Je bichonne mon vélo. Il est tout neuf, lui. Rutilant. Il a une sonnette que je n'entends pas mais qui agit sur les autres quand je l'actionne. Le vélo est un sport que je peux pratiquer seul. Je n'entends pas les dangers mais ceux qui

pédalent leur MP3 sur les oreilles ne sont-ils pas aussi sourds que moi ? Je pars des heures sur les routes des Calanques. Le soleil me réchauffe. Je transpire ma peine et j'épuise mes muscles pour m'éviter de penser. Mon corps existe. Je l'écoute souffrir, je vais parfois au-delà de ce qu'il supporte. La preuve d'être vivant.

Valérie, je la vois à peine. Elle a pourtant été patiente. Elle a cherché à me maintenir la tête hors de l'eau mais j'ai été injuste avec elle, méchant parfois à refuser son aide. Le jour où j'ai senti qu'elle lâchait prise, il était trop tard. Elle s'était organisée avec des amies pour aller au cinéma, en vacances, au restaurant, voir des expositions.

Maintenant, elle part le matin très tôt pour ne revenir qu'une fois la soirée terminée.

Au départ, je descendais dans mon garage aux heures de bureau. Désormais, j'y mange, j'y lis, j'y bricole. La semaine prochaine j'y apporterai un lit de camp.

J'ai cinquante ans. Je ne suis qu'un poids mort. Seul mon vélo m'aide à m'évader sur les routes.

Voilà des années que je m'enferme dans mon bureau, au travail. Mes collègues ont abandonné tout espoir d'échanger avec moi. Je me barricade. Emmuré.

Voilà des années que Valérie vit sa vie sans moi. Par ma faute, buté jusqu'à l'absurdité. Elle, dans la maison. Moi, dans le garage.

Plus rien ne m'intéresse. Je n'entends plus rien. Cophose à gauche, à droite aussi. La tête coulée dans du plomb. Je suis foutu et mon avenir est bouché. Moi aussi d'ailleurs. Prêt pour la mort.

J'ai soixante ans. Je sors de l'hôpital. Tout le monde s'y est mis pour m'encourager. Accepter une implantation, une nouvelle oreille pour certains, un miracle presque, pour d'autres une technologie décevante après une opération délicate. Introduire des électrodes dans la cochlée, pénétrer dans l'oreille interne, au cœur de la tête où j'ai stocké tous mes souvenirs de vie, recréer la vie, un espoir fou.

J'ai longtemps hésité, englouti dans mon garage. Me momifier pour ne plus faire d'efforts.

Valérie m'a secoué. *Si tu ne bouges pas, on vend la maison et tu te débrouilles.*

Les médecins m'ont expliqué, j'ai rencontré leurs opérés. Ils ont été patients. Je suis devenu le leur.

Examiné de la tête au pied, je suis parti sur le billard.

De réglage en réglage, je découvre de nouveau le monde avec cet objet dans la tête, une partie interne, une partie externe, mon implant cochléaire, mon nouveau compagnon.

Quelle angoisse de ne pas savoir quel bruit je perçois ! Quel bonheur quand mon fils me dit que ce n'est que le clignotant de la voiture ! Dans la cuisine, le chuintement de l'œuf au plat dans la poêle déclenche un sourire de bébé sur mes lèvres. Un bruit que j'ai mis si longtemps à identifier.

J'ai soixante-dix ans. Je suis sorti de ma tanière. Sur ma terrasse, les chants d'oiseaux m'enchantent.

J'ai de nouveaux amis, des implantés comme moi. Nous organisons des sorties ensemble. Nous nous chuchotons nos secrets.

J'écoute de la musique, ma femme porte des prothèses auditives, elle aussi est devenue sourde, on se comprend, on s'aime, elle a été patiente. Nous nous sommes retrouvés.

Je lui apprends le livre des lèvres.

*Brigitte Aubonnet*

*Décembre 2013*